

document d'accompagnement

L'Office national du film du Canada
présente

Famille et Variations

Un film de Mireille Dansereau

culture 75 minutes 15 secondes

Famille



et Variations



Un film de Mireille Dansereau
Recherche et entrevues:
Mireille Dansereau, Claire Leduc
Caméra:
Michel Thomas d'Hoste, Roger Rochat
assistés de Séraphin Bouchard
Son: Joseph Champagne
Régie: Marie-Andrée Brouillard
Electriciens:
Guy Rémillard, Gérald Proulx
Maurice de Ernsted
Montage: Jacques Drouin
Montage sonore: Gilles Quintal
Effets sonores spéciaux: Yves Daoust
Musique: Robert Léger
Voix: Marie-Michèle Des Rosiers
Paroles:
Pierre Huet,
Marthe Blackburn Mireille Dansereau
Mixage: Jean-Pierre Joutel
Administration: Danielle Barnett
Production: Anne-Claire Poirier

Une production de
l'Office national du film du Canada
pour le programme
Société Nouvelle/Challenge for Change
en collaboration avec des ministères et des
agences du gouvernement du Canada.

16mm Couleur
Durée: 75 minutes 15 secondes

Distribué par
l'Office national du film du Canada

Enfermées dans leurs îlots de solitude entre les murs de béton et d'acier, déracinées, les familles d'aujourd'hui ne savent plus vivre ni respirer; les enfants restent aux fenêtres sans pouvoir aller dehors, les gens oublient de se parler alors que le quotidien tisse un linceul de silence autour d'eux. "Que s'est-il passé dans les villes pour qu'il n'y ait plus de place pour les familles" demande Mireille Dansereau, "que s'est-il passé dans les familles pour qu'il n'y ait plus de place pour les enfants?" Malgré la porte ouverte sur un avenir possible en famille, la survie de cette cellule dans la société actuelle demeure incertaine.

Ils sont des milliers à évoluer en cellules closes et à vivre malgré eux leur intimité de famille. Intruse, Mireille Dansereau pénètre par la fenêtre de leur maison, devient une oreille attentive, une confidente, nous livre leurs pensées, leurs inquiétudes, la quintessence de leurs réflexions. Francine et Léon ont deux enfants, dont l'un est devenu physiquement et mentalement handicapé à la suite d'une noyade. Chaque jour, le couple doit lutter pour la vie de l'enfant, en essayant malgré cet effort continu de s'aimer et d'être heureux. Zénon et Ginette ont quitté la ville et la sécurité matérielle pour vivre l'aventure de la commune. Ils y ont découvert la vie, l'amour, la liberté, mais vivent dans la crainte quotidienne de voir le beau rêve s'écrouler. Jeanne-Mance et Danielle, deux femmes séparées, habitent ensemble avec leurs enfants et tentent d'assumer à deux le lourd poids des responsabilités familiales dans l'agitation urbaine. A l'autre bout de la ville, trois adolescents dont les parents se sont séparés nous livrent avec une candeur désarmante la souffrance qu'ils ont connue, avec la lente cicatrisation des pires blessures. Finalement la boucle se boucle, les enfants quittent la famille pour fonder leur propre foyer. Carmen et Justin se préparent avec nous à l'évolution naturelle des choses; l'aînée est enceinte et quant aux autres grands enfants, ils montrent déjà des signes évidents d'émancipation.

Menacée par les valeurs émergentes, par la déshumanisation des rapports humains dans l'enfer des villes, la famille doit réapprendre la communication et l'harmonie, et découvrir sa véritable identité au sein de la société actuelle. "Un enfant ne choisit pas la famille dans laquelle il naît" dit Mireille Dansereau, "il s'agit pour lui de s'en accommoder le mieux possible. Voilà pourquoi la famille est le lieu d'apprentissage de toutes les vertus morales et sociales."



Une production de
l'Office national du film du Canada
pour le programme



challenge for change
société nouvelle
en collaboration avec des ministères
et des agences du gouvernement du Canada



Contenue entre une chanson qui la réclame et un poème qui la relance à nouveau, la réflexion que présente ce document est un effort pour se rapprocher de la famille d'aujourd'hui.

Aller vers les réalités qui nous entourent, celles plus spécialement qu'on prend pour acquises, ne serait-ce pas, comme tout ce qui est naturel, -comme respirer, être éveillé ou dormir-, interroger la poésie et les sciences?

Ce document d'accompagnement ne remplace ni n'explique le film. Par ailleurs, il ne lui est jamais étranger. C'est déjà dire combien sont importants, chacun à leur manière, et le film, et le document d'accompagnement et les réflexions que l'un et l'autre provoqueront chez les spectateurs et les lecteurs.

**Un enfant est entré
chez nous**

*chanson extraite du film
Famille et Variations*

*parolier
Pierre Huet*

UN ENFANT EST ENTRE CHEZ-NOUS

1. *Quelqu'un arrive
En faisant claquer les portes
En essuyant jamais ses bottes
C'est un enfant*

2. *Quelqu'un nous dit :
"Aie, vous êtes plus des enfants
i va falloir changer vos vies
Pour être parents..."*

3. *Un enfant est entré chez-nous
Dans not' bonheur qui était déjà étroit pour deux
i dit : "j'vous aime mais tassez-vous,
J'veux être heureux..."*

4. *Quelqu'un nous aime
Comme seul le peut un enfant
Il tend les mains pour se faire prendre
Et il nous prend.*

**Entrevue avec
Mireille Dansereau**

Marthe Blackburn

Mireille Dansereau a déjà une expérience importante dans le cinéma, ayant commencé très jeune à s'y initier; elle a plusieurs films à son actif, dont "La vie rêvée" qui a gagné des prix tant au Canada qu'à l'étranger. Dans les cadres du programme Société Nouvelle de l'ONF, elle vient de terminer son deuxième long métrage : "Famille et variations".

- Dans ton dernier film "J'me marie, j'me marie pas" tu avais abordé le sujet de la remise en question du mariage; maintenant, avec deux ans d'écart, tu fais un film sur la famille. Y a-t-il un changement de propos de ta part ou bien veux-tu continuer une même réflexion sur les institutions traditionnelles?
- C'est sûr que je ne procède pas de manière aussi théorique. C'est plutôt que ce sont des sujets très près de moi, - qui me préoccupent profondément; dans le premier film c'était beaucoup plus l'amour, l'engagement en tant que couple, le choix du partenaire. A cette époque-là, pour moi, c'était vraiment une grosse question de savoir si oui ou non on devait faire le saut et à quoi le mariage nous engageait. Tandis que dans "Famille et variations", la motivation première qui m'a amenée à faire ce film, c'est à partir d'un élément majeur qu'a été pour moi l'arrivée d'un enfant dans ma vie. La démarche du film, c'est le lien parent-enfant que j'ai essayé de cerner; un lien que moi je découvrais, - qui était tellement passionné, tellement fort, tellement nouveau aussi que je voulais aller voir chez d'autres gens comment ils arrivaient à vivre ça. Au fond dans ces deux films, je cherche des solutions vécues à des questions que je me pose.
- Dans le choix de ta première famille par exemple, où il y a un enfant déficient, tu voulais te rendre compte jusqu'où ce lien d'amour pouvait aller?
- Oui, justement. Au moment où on a un enfant on est toujours

inquiets. Dans le cas de cette famille avec l'accident qui est arrivé à leur enfant de 3 ans, je la comprenais très bien cette femme-là. Attachée comme je le suis à mon enfant, je me disais que si j'avais le choix entre le fait qu'il meure ou qu'il vive, - moi aussi je choisirais qu'il vive à tout prix, n'importe comment; mais, est-ce que je serais capable de l'aimer longtemps longtemps après... est-ce que je serais capable de vivre avec cette diminution, disons, cette négation de tout ce qu'on attend d'un enfant.

- Vis-à-vis un enfant de 2 ans, est-ce qu'on se préoccupe déjà de son insertion dans la société? Te sens-tu inquiète?
- Non; moi, je me fie beaucoup aux ressources de mon enfant. J'ai l'impression qu'il va se débattre très bien. Si je prends mon exemple, j'ai été quand même élevée de façon très traditionnelle et puis ensuite j'ai eu les ressources en moi pour pouvoir critiquer; alors je me dis que je ne pourrai pas le faire à sa place. Il a plein de chances que je n'ai jamais eues dans la vie, - j'ai l'impression qu'il va passer pas mal mieux que moi à travers la vie. J'essaie de respecter son individualité. C'est lui qui compte.
- Il y a des parents pourtant qui ont du mal à envisager sans panique le monde dans lequel leurs enfants auront à vivre.
- C'est le genre de questions auquel j'ai du mal à répondre, - parce que moi je ne suis pas quelqu'un qui vit dans le monde "social"; c'est vrai, je vis encore avec mes phantasmes, avec mes affaires à moi, - je ne suis pas quelqu'un qui analyse la société, - qui est capable de regarder le monde actuel. Je suis tellement encore en lutte avec mes propres parents, avec ma solitude, avec ma peur de la mort; alors je ne peux pas dire "Ah! la société est comme ça - comment va faire mon fils pour

arriver là-dedans!" - Je me dis juste que si je peux arriver à bâtir quelqu'un qui ait une grande sécurité intérieure, - je le sentirai correct à ce moment-là et capable de se battre. Je veux avant tout qu'il ait cette profonde assurance que moi je l'aime, - que son père l'aime et qu'il se sente solide comme individu.

- Quelle recherche allais-tu faire à travers la famille monoparentale dans ton film?
- Là, c'était comment les femmes étaient arrivées à se mettre ensemble pour vivre un problème aussi grave que cette solitude. Je trouverais ça très dur, moi, d'être seule pour m'occuper d'un enfant; je trouvais qu'à travers cette grande douleur, qu'elles camouflent peut-être, ces femmes arrivent à l'assumer; elles avaient trouvé un genre de solution, une solution de secours naturellement parce que cela demeure une situation anormale. Mais j'étais curieuse aussi de savoir comment ça se vivait, mère et enfant seuls. A une certaine époque, quand je n'étais pas liée à un homme, j'avais cette idée d'avoir un enfant et de vivre seule avec lui. A un moment donné ça m'arrive encore d'avoir des rêves de fuite avec mon enfant; de partir seule avec lui, pour un petit moment à me retrouver dans une association privilégiée. Je sens un tel lien amoureux entre une mère et son enfant, que c'est une sorte d'amour parfait. Je sais très bien que c'est exagéré et que ça pourrait être dangereux pour lui autant que pour moi si je continuais à entretenir ce rapport : mais c'est peut-être personnel.
- Quand tu visites la commune, c'est dans quel but?
- Les femmes qui vivent avec de jeunes enfants, se sentent isolées; je me demandais si la commune n'était pas une solution à cette solitude et en même temps un milieu plus riche, plus vrai peut-être

pour y élever des enfants entre hommes et femmes qui vivent ensemble la même expérience; peut-être un lien aussi pour combler les manques de la vie.

Dans le choix de ma dernière famille, c'est comme si je bouclais la boucle; c'est le moment où les enfants partent de la maison. Dans ce cas-ci, c'est la jeune fille qui va avoir un enfant à son tour; des vies qui continuent et d'autres qui commencent.

**La famille n'agonise pas,
elle pourrait commencer à
être vraiment comme l'amour.**

Maurice Champagne-Gilbert

Depuis un bon nombre d'années au Québec, comme dans d'autres sociétés d'ailleurs, on se plaît en certains milieux à proclamer l'agonie de la famille, l'aliénation du couple, la fin du mariage. Il faut reconnaître aussi que plusieurs phénomènes sont inquiétants, dont bien sûr l'augmentation du nombre des divorces, et ceci dans toutes les couches d'âges, des plus jeunes aux plus vieux.

Néanmoins, et sans faire l'autruche vis-à-vis des problèmes qui secouent la famille, je crois qu'on assiste à une crise dont la discussion et l'examen sont susceptibles de nous faire découvrir et mettre en valeur enfin les vraies dimensions du mariage, ou de l'union de fait, du couple, de la famille sous les diverses formes où on les trouve maintenant. Aussi, ne faut-il pas isoler la crise de la famille des autres crises sociales des autres remises en question que l'on vit et qui touchent, par exemple, l'organisation du travail, ou même le système social et économique dont vivent des sociétés depuis des générations, voire des siècles.

Je crois que la famille demeure, et va demeurer, la cellule première du développement de la personne et de la société, mais qu'il va falloir la situer par rapport à un ensemble de conditions et de valeurs, qui représentent un nouveau seuil de civilisation, une nouvelle qualité de vie humaine. La famille authentique me paraît davantage une réalité à venir qu'une réalité passée, tout comme l'amour même qui, dans la façon dont on a commencé à l'exprimer au vingtième siècle, en termes de solidarité collective, d'effort de civilisation, de rapprochement de tous, marque une nouveauté assez propre au vingtième siècle. Au plan de la connaissance des relations interpersonnelles, tout comme de la connaissance des sociétés elles-mêmes, on ne saurait non plus négliger qu'on en est seulement à des balbutiements, en particulier en regard de l'apport tout nouveau des sciences du comportement.

A quelles conditions la famille peut-elle devenir plus authentique?

Il faut distinguer deux types de conditions, celles qui touchent le dévelop-

pement interne de la famille et celles qui fondent la relation famille-société. Les premières nous confrontent précisément à des secteurs où la civilisation humaine est plus ou moins sous-développée. Pensons seulement à :

- la maîtrise et l'authenticité des relations humaines, au travail aussi bien que dans la famille;
- l'authenticité des rapports hommes-femmes;
- l'authenticité des rapports adultes-enfants;
- l'authenticité de l'expérience de couple, en fonction notamment de la durée et d'une certaine responsabilité sociale;
- la maîtrise et l'authenticité des relations sexuelles;
- la place que nous faisons à la connaissance du développement de la personne;
- la place que nous faisons au développement de la spiritualité et de la vie intérieure;
- la place que nous faisons au corps et à la sensualité;
- la notion de croissance personnelle chez l'adulte;
- la dynamique de nouveaux types de familles : familles monoparentales, communes et autres;
- la remise en question systématique des rapports entre l'individu, le couple, les enfants;
- la place faite aux personnes âgées dans la famille.

Sur toutes ces questions, nous en sommes encore à des balbutiements et nos habitudes sociales, nos mentalités, font que nous laissons le développement de ces valeurs à l'instinct personnel et à l'improvisation collective. Chacune néanmoins nous confronte à une série d'apprentissages personnels extrêmement complexes et à des réalités sociologiques qui sont déterminées par de nombreux conditionnements négatifs pour la famille actuellement.

Les rapports famille-société :

Quand on aborde la relation famille-société, on est confronté à toute une série de questions que, ceux qui font le procès de la famille, en manipulant toutes sortes d'absolus, devraient évaluer avec toutes les nuances que cela suppose. Pensons, par exemple :

- aux ressources économiques que l'Etat apporte ou n'apporte pas à la famille, dans le cadre de la fameuse question du revenu minimum garanti;
- au conditionnement économique que constituent dans notre société la vie à crédit et la tension qu'elle entraîne dans la famille;
- à ce conditionnement économique particulier qu'est l'affreux commerce de l'automobile qui gruge près de 20% du budget de la famille moyenne;
- à l'influence des médias, en particulier de la télévision, quand au lieu d'être un instrument de communication pour les membres de la famille elle est largement devenue un obstacle à la communication;
- à notre sous-équipement pour traiter les conflits familiaux, le droit familial et la protection de la jeunesse, en particulier, étant encore dominés par un pouvoir judiciaire qui détruit et envenime autant sinon plus qu'il respecte et protège, en maintes circonstances;
- aux changements survenus dans l'école et dans le monde du travail au Québec, changements qui imposent à la famille de nouvelles réalités face auxquelles elle doit s'ajuster, en particulier les valeurs effrénées de production, de spécialisation, de rentabilité, où l'on considère plus les objets que les personnes.

Et dans la relation société-famille, comme dans le développement interne de la famille, la question de l'inégalité hommes-femmes devient la question-clé à mes yeux. Or, face à cette question, nous commençons seulement à faire un certain effort de civilisation et d'authenticité, par rapport auquel les femmes, au Québec en particulier, ont pris une avance considérable sur les hommes, dans la manière d'interroger les rapports hommes-femmes et de les comprendre en profondeur.

Bref, la famille, comme l'amour, pourrait commencer à être vraiment, si on modifiait progressivement un ensemble de conditions, pour une diversité de secteurs où la civilisation humaine est plus ou moins sous-développée actuellement, et ceci dans notre bel Occident apparemment bien nanti, mais surtout bien "mécanisé", "machiné", "machinal".

IL FAUT SURTOUT RENVERSER UN ORDRE DE VALEURS ET DE FONCTIONNEMENT OU LA FAMILLE EST BIEN PLUS A LA MERCI DU SYSTEME SOCIAL ET DE L'ORGANISATION COLLECTIVE, QU'ELLE NE LES GENERE, PAR LE TYPE DE PERSONNES ET DE MILIEUX HUMAINS QU'ELLE ENGENDRE ELLE-MEME DANS SON AUTONOMIE PROPRE.

Ces considérations me sont apparues pertinentes pour l'ensemble de cette production sur la famille, mais elles constituent surtout un préalable à l'article qui suit, que j'ai voulu par ailleurs dans un autre ton. D'une part, je trouvais utile de dire, d'une certaine façon, qu'il ne faut pas "charrier" sur la crise de la famille, mais plutôt faire un effort systématique pour cerner la très grande complexité des données à travers lesquelles il faut la situer. D'autre part, je voulais évoquer une certaine atmosphère quotidienne, positive et concrète, touchant seulement "la passion du développement de la personne et l'importance de l'hygiène affective", comme conditions de développement interne de la famille. Il faut le lire en relation avec les autres articles de ce numéro, en particulier peut-être celui de Claire Leduc qui porte sur les problèmes de la famille.

Des conditions écologiques :

En somme, c'est d'écologie dont nous parlons ici, c'est-à-dire d'une qualité de relations entre la personne et le milieu familial et social. De toutes les conditions écologiques nécessaires à la santé du milieu familial, je place en tête de liste, avec la re-situation des rapports hommes-femmes, la passion du développement de la personne et de l'hygiène affective.

La famille et le décor

Esther Rochon

J'ai deux enfants : une fille de trois ans et demi et un garçon qui aura bientôt deux ans. Je suis mariée depuis six ans. Ce texte ne saurait constituer un bilan; il s'agit plutôt d'une suite de réflexions suggérées par l'expérience de la famille que je vis depuis quelques années.

Les médias d'information et la famille

Les moyens d'information à grande diffusion : journaux, magazines, radio, télévision, projettent, par des moyens directs ou indirects, certaines images de la famille. Ces images, très largement diffusées, ne correspondent nullement à la façon dont ma propre famille m'apparaît, et suscitent par conséquent ma méfiance face à une société qui tolère la formation de tels stéréotypes. Les familles des annonces télévisées, par exemple, n'ont été inventées -c'est pourtant évident- que dans un but : pousser les gens à acheter des objets. Ces mères indulgentes, aux cheveux soigneusement frisés, soucieuses d'ordre et de propreté, ces enfants bruyants, gourmands, ces maris geignards et soumis, vivant ensemble dans un univers clos, totalement indifférents aux problèmes de notre civilisation, sont des personnages de carton-pâte, ne communiquant tous qu'un seul message : achetez les produits que nous vantons, et ces problèmes ne vous toucheront plus. Inutile donc de chercher là une image le moins vraisemblable de la famille.

Les émissions d'actualité, et les articles de journaux ou de magazines, par contre, quand ils traitent de la famille, envisagent un aspect, évidemment réel, mais néanmoins partiel, du sujet. On se penche généralement dans ce cas sur des situations qui ne sont pas celles de la majorité (familles monoparentales), ou sur des moments de crise (divorce, avortement, etc.). L'information sur la vie quotidienne des familles "ordinaires" est difficile à trouver. Pourtant, il pourrait être d'intérêt général que des émissions de ligne ouverte, par exemple, abordent des sujets tels que : "Que faites-vous quand votre nouveau-né pleure?", "La vie de famille dans un logement mal insonorisé", "A partir de quel âge laissez-vous vos enfants seuls à la maison?", afin que les réflexions et les expériences vécues puissent circuler

librement. Ce ne sont en général que des spécialistes (puéricultrices, médecins, travailleuses sociales) qui prennent la parole pour aborder ces questions; ils suggèrent alors des modèles, et donnent des conseils. Ceci est bien sûr utile; toutefois la simple description en public d'une expérience quotidienne, banale, peut parfois être tout aussi importante.

L'isolation des jeunes enfants

Je passe mes journées seule avec les enfants : les membres de ma famille travaillent presque tous à plein temps, et ne sont pas disponibles normalement pour me remplacer ou me seconder; nous ne connaissons pas nos voisins, qui n'ont pas d'enfants de l'âge des nôtres; notre situation n'a sans doute rien d'exceptionnel. J'ai pourtant l'impression que le fait d'être mère de jeunes enfants me place dans une sorte de ghetto.

Quelques exemples : On ne nous encourage pas -c'est le moins qu'on puisse dire- à utiliser les moyens de transport en commun, si bien que les déplacements du groupe que les enfants et moi faisons pendant la journée sont très limités. Je me souviens du conducteur d'un autobus à moitié vide qui m'avait forcée à descendre ma fille de la petite poussette où elle était assise : "Voyons, madame, vous ne vous imaginez pas que vous allez monter dans mon autobus avec ça!" Les portes d'entrée des magasins, des supermarchés, des centres d'achats couverts de mon voisinage sont difficiles à ouvrir quand on manoeuvre une poussette d'une main et qu'on tient un jeune enfant de l'autre. Nous gênon, nous sommes trop lents, on nous le fait clairement comprendre. La ville ne nous aime pas. On n'y tolère les enfants que lorsqu'ils ont pu être dressés à ne pas courir, à ne pas crier, à ne pas pleurer, à ne toucher à rien dans les endroits où les adultes ont couramment accès. Pourtant ils aiment sortir, ils sont curieux de tout visiter, de se mêler à la vie adulte, et quoi de plus naturel, puisque cette vie ressemble à celle qu'ils mèneront un jour.

Cependant on les restreint "pour leur bien", évidemment, à la maison, à ses alentours, et aux endroits spécialement conçus pour eux, et dont les adultes

sont généralement exclus : terrains de jeu (inutilisables en hiver pour les tout-petits), garderies; ils ont leurs livres d'images, leurs programmes de télévision pour enfants. Plus tard ce sera l'école, les lectures "enfantine"; dès leur naissance, on leur attribue des objets spéciaux, les jouets, opérant ainsi au sein même de la famille une séparation entre ce qui appartient aux enfants et ce qui appartient aux adultes. Les enfants, et leur mère en partie, se trouvent retranchés dans un monde artificiel, construit sans les consulter, et presque sans consulter leurs parents, ne communiquant que maladroitement avec le reste des humains. Je ne vois pas en quoi ceci pourrait encourager la formation d'individus responsables, bien renseignés sur les possibilités et les restrictions que comporte l'existence dans le monde où nous sommes.

Le décor

Comme bien des épouses, l'un de mes rôles consiste à choisir le décor (meubles, vaisselle, rideaux, etc.) dans lequel se déroule notre vie domestique, à choisir également les vêtements que nous porterons, et à veiller à ce que tout ceci soit raisonnablement propre et bien entretenu. Ceci me place en position privilégiée pour observer des moyens indirects qu'utilise notre société pour susciter chez les groupes qui la forment une certaine vision d'eux-mêmes. Par exemple, ayant eu l'occasion de me promener dans les rayons d'ameublement des grands magasins, j'ai remarqué que les meubles qui coûtent cher sont souvent conçus avec plus de sobriété que les autres : la sobriété des tons, des lignes, devient ainsi perçue comme un signe de richesse. Il en est de même pour l'habillement : les vêtements de coupe simple, de couleurs discrètes, sont en majorité d'un prix plus élevé. A cette séparation par couches sociales se joint une séparation par âge et par sexe : les vêtements d'homme, je l'ai souvent constaté, semblent plus confortables et durent plus longtemps que ceux des femmes. Aux enfants comme aux femmes on réserve en majorité les tons vifs, les motifs fleuris ou bariolés, les rubans, les dentelles. Ceci n'a en soi rien de condamnable; par contre, si le vêtement porté exprime la désinvolture, le superficiel, celui ou celle qui le porte aura tendance à se percevoir, ou à être

perçu ainsi. Dans le cas des enfants, l'impression dégagée par leur allure vestimentaire est accentuée par l'apparence de leurs jouets. Que des jouets fabriqués industriellement soient nécessaires est discutable; socialement, cependant, ils sont intégrés à des rituels d'échanges de cadeaux qui rendent leur présence difficile à éviter. Ils sont en général conçus pour être inutiles, inoffensifs, et distrayants; voilà également en grande partie le rôle que la société veut imposer aux enfants. Le fait est, pourtant, que lorsque ma fille me demande pourquoi nous ne rentrons jamais ailleurs que dans notre maison, plutôt que dans celle qui se trouve trois blocs plus loin, ou quand mon fils insiste pour jouer pendant un quart d'heure avec la poignée de porte d'une voiture stationnée, le message qu'ils me communiquent ainsi, qui est en somme celui de l'aspect stupide des contraintes sociales auxquelles il faut que je les initie (ne pénétrer que là où on a affaire; ne toucher qu'à ce qui nous appartient) est loin d'être inutile, inoffensif ou distrayant. Qu'il s'agisse pour moi de leur apprendre comment se tenir à table, comment se conduire en public (si je ne le faisais pas, ils risqueraient de l'apprendre dans des circonstances désagréables, traumatisantes), je constate quotidiennement que je me sens forcée de servir de courroie de transmission à des comportements que j'estime ridicules ou dépassés. Ce n'est pas à la société québécoise que je dois les introduire, mais à sa version la plus conformiste : on accorde aux adultes le droit d'être arrogants, tandis que si un enfant est impoli, on le blâme, et sa mère aussi; on accorde aux adultes le droit à la revendication, tandis qu'à l'école on punit ceux qui désobéissent. Somme toute, on refuse aux enfants le droit à la marginalité. Je dois préparer les miens en conséquence ("Quand tu seras grande, ma fille, tu pourras utiliser les mêmes jurons que moi; si tu les utilisais maintenant à l'extérieur de la maison, cela pourrait t'attirer des ennuis"). Mon comportement avec eux est ainsi un compromis sans cesse renégocié entre ce que j'aurais envie de faire, et le spectre rigide et strict du modèle social : l'expérience de ma propre enfance m'a appris qu'il pouvait être cuisant de s'écarter de ce modèle. Cette situation pourrait-elle évoluer? Comment changer les règles de la société? Par l'action réfléchie de gens groupés et résolus; or, on maintient les familles dans l'isolement les unes des autres; cela aussi fait partie des moeurs.

La famille, unité de consommation

Les échanges sociaux ayant perdu une partie de leur richesse, des jeux sont mis en place par le gouvernement (une grande partie de la politique), par l'industrie (la mode, le sport commercial), et même par certains groupes sociaux entourés de respect (les médecins ont contribué à la diffusion des jeux suivants : comment garder sa ligne, comment être en forme), pour combler, sans souplesse et sans dialogue possible, le vide laissé par les communications qui auraient normalement lieu entre les membres d'une même communauté. Ces jeux ne semblent pas déplacés dans le décor social, puisque, pour les gens ordinaires, le travail rémunéré est parfois aussi futile, aussi inutile en lui-même, que certains jeux. Dans le premier numéro du journal "Les têtes de pioche", l'une des collaboratrices parlait d'un emploi très fatigant qu'elle avait tenu, et qui consistait à placer en ordre des biscuits dans des paquets. Il m'est personnellement profondément égal d'acheter des biscuits en ordre, en désordre, ou cassés; par contre, que des gens s'épuisent à disposer comme il faut les biscuits dans les paquets que nous nous procurons me semble une insulte au bon sens. Dans une société capitaliste de consommation, le système de concurrence en vigueur crée ainsi des emplois dont la seule utilité est de flatter la clientèle.

La publicité cherche délibérément à effacer, derrière tout objet susceptible d'être acheté, la présence des gens qui ont participé à sa fabrication, ainsi que la provenance des matériaux utilisés. Les médias d'information devraient rectifier cette situation; cependant ils semblent trop dépendants de cette même publicité, pour se permettre d'accomplir cette tâche avec intransigeance. En ce qui concerne les achats, les déplacements quotidiens de ma famille ressemblent à ceux que les livres d'image décrivent quand il s'agit de sociétés primitives : nous allons à la cueillette de la nourriture (à l'épicerie), à la cueillette de l'argent (à la banque), etc., tandis que le mâle s'absente pour des périodes plus longues : il va à la chasse aux dollars (au boulot). Sous ces dehors innocents, se cache tout le processus d'engagement de la famille dans le gaspillage de nos richesses planétaires, l'exploitation du Tiers-monde par des pays comme le nôtre, la pollution par des déchets indus-

triels, etc. Non seulement l'homme est-il parfois forcé, pour gagner sa vie, à participer directement à ceci par son travail, mais aussi sa femme et ses enfants, en tant que consommateurs. Que savons-nous de la provenance des objets qui nous entourent, des vêtements que nous portons, des aliments qui nous nourrissent? En lisant attentivement les journaux, on apprend que bien des fruits que nous mangeons ont été cultivés sur des terres expropriées à des paysans qui en avaient besoin pour vivre, et qu'il existe encore des pays qui emploient les enfants comme main-d'oeuvre mal payée, les faisant travailler de longues heures par jour pour fabriquer des tapis, ceux qui sont sur nos planchers peut-être, ou des vêtements, comme ceux que nous portons (cf. *Le Devoir*, 15 janvier 77, p. 13). Nous avons la possibilité d'acheter ces aliments, ces objets; nous n'avons par contre aucun contrôle sur les conditions de leur fabrication, et à plus forte raison aucune possibilité d'interdire celle-ci. Combien faut-il abattre d'arbres, salir de rivières (au mercure, par exemple), créer d'emplois abrutissants ou dangereux, afin que nous puissions acheter le journal, mettre de la peinture sur nos murs, conduire une automobile? Cela en vaut-il la peine? Tout objet est à ce point entouré d'un voile d'ignorance que le moindre achat, essentiel ou non, est susceptible de nous rendre activement complices des injustices et des oppressions multiples dont parlent les grands médias d'information. Le seul moyen de rendre la situation un peu moins scandaleuse serait sans doute une action d'échelle internationale. Une étape préliminaire consiste à se renseigner, afin de tenter d'avoir une vue d'ensemble. On peut trouver des informations non fragmentaires dans des revues telles que *Les temps modernes*, *Stratégie*, *Chroniques*, ce qui débouche aussi vers d'autres lectures, complémentaires ou opposées à celles-ci.

Conclusion

Ces concepts, ces préoccupations, je les transmettrai à mes enfants. La structure de notre société est telle qu'à certains moments, les contacts entre générations sont difficiles à maintenir : je m'attends à ce que le milieu extérieur, et ses résonances en nous, nous séparent parfois. Cependant, tôt ou tard, les individus dépassent les modèles qui les contraignent;

la communication peut recommencer alors. Dès sa naissance, l'enfant n'est-il pas un être responsable? Il sait quand il a faim, quand il veut dormir, quand il a besoin d'être rassuré par un contact chaleureux, puisque l'expérience du monde où il est entré est si difficile à comprendre. Le passage vers l'âge adulte devrait être le lieu où ces responsabilités s'enrichissent, se diversifient, afin qu'à chaque époque de sa vie l'être humain s'insère adéquatement dans le contexte où il se trouve. La famille serait alors un environnement protecteur où s'opère la prise de conscience de ceci. Qu'un tel idéal soit difficile à atteindre est évident.

La famille face au stress

Claire Leduc

Comme travailleuse sociale dans un centre de santé mentale pour enfants et adolescents, je puis vous dire que la famille évolue, se transforme, mais n'est pas morte. La famille est une cellule, un organisme vivant précieux, mais extrêmement vulnérable, à cause des tensions qui l'agitent et qu'elle doit sans cesse régler. Selon mon expérience, les gens que je rencontre tiennent à leur foyer, à leur conjoint et à leurs enfants et y mettent la plupart du temps le meilleur d'eux-mêmes.

Cependant, comme institution salvatrice de la société dont les bases reposent sur l'autorité de l'homme sur la femme et des adultes sur les enfants, elle est au rancart. L'épanouissement de chaque personne, ses droits, sa liberté font partie des valeurs émergentes de notre société. La personne humaine, comme tout organisme vivant, tend vers son propre développement, son autonomie. On sait aussi que le besoin le plus profond des humains est celui d'aimer et d'être aimé. Tout en souhaitant se développer selon ses propres lois, la personne humaine a besoin de rapprochement, d'intimité, de compréhension et d'affection. La vie familiale est un style qui répond encore à ces besoins, mais plusieurs problèmes se posent à ses membres.

Dans une clinique pour les jeunes, le problème le plus évident est celui de l'enfant. Les parents les expriment de la façon suivante : Sylvain, 3 ans, est nerveux et agressif. Carole, 14 ans, prend de la drogue et refuse d'aller à l'école. Réjean, 16 ans, vole, fugue, est violent. Les jeunes et leurs parents ont ceci de commun : ils se sentent malheureux, ils souffrent, ils cherchent à s'en sortir. Pour comprendre ces états de souffrance, de malaise et de tension, le thérapeute familial examine avec la famille trois aspects de leur situation.

1. L'organisation de la famille. Est-elle mono-parentale? Quel est le partage des rôles? Quelles sont les règles et les valeurs de cette famille? Quel est son niveau socio-économique?
2. L'histoire de la famille. A quelle phase du cycle de la vie est-elle?

Quel est le développement de chacun de ses membres? Quels "chocs" de la vie a-t-elle subis (maladie, deuil)? Comment le couple s'est-il formé? Les enfants sont-ils nés au moment choisi?

3. Sa vie affective. Comment communiquent les membres de cette famille? Quel est leur degré d'engagement les uns vis-à-vis des autres? Quelle est l'humeur dominante de la famille? Qu'attendent-ils les uns des autres? Comment chacun se développe-t-il? Quelles sont les relations de chacun à l'école, au travail, dans le voisinage?

Au moment d'une consultation, la famille vit habituellement une crise dont il est important de connaître la nature. Quel problème vit-elle? Jusqu'à présent, quels moyens a-t-elle utilisés pour la traverser? Quelles sont les ressources qui lui manquent?

Le thérapeute familial n'est pas un magicien, il est un agent de changement. Mais le changement, c'est la famille qui doit le faire. Le thérapeute comme agent doit les aider à clarifier leur situation, évaluer avec eux leur mode de communication et voir avec eux quelles sont les attitudes qu'ils peuvent modifier pour améliorer la situation. Son art consiste à faire jaillir les forces vives, qui permettront à chacune des personnes de retrouver son autonomie, l'expression des émotions et la satisfaction de ses besoins.

L'attitude du thérapeute est déterminante dans le contrat qu'il ou elle établit avec la famille. Il est important que cette personne soit positive et en même temps fixe des objectifs réalistes qu'elle partage avec la famille.

Beaucoup croient que la cause des malheurs des enfants vient de leurs "mauvais" parents. Mon expérience me montre que les parents aiment leurs enfants et désirent un changement. Il faut comprendre que le métier de parent est peut-être le plus difficile, le plus exigeant et qu'une difficulté mineure ou grave engendre beaucoup de culpabilité, d'anxiété, de colère et d'agressivité. Tous les parents du monde vivent ces émotions. La pire at-

itude à avoir dans ces circonstances est de juger et de blâmer. La souffrance d'un parent aux prises avec une ou des difficultés avec ses enfants est grande. En plus de souffrir grandement, il est souvent la meilleure personne pour aider l'enfant en difficulté. C'est pourquoi il faut l'aider à se reprendre en main, le valoriser, le guider afin qu'il puisse opérer des changements dans sa cellule familiale.

Nous devons aussi, dans notre société, apprendre à prendre soin des adultes. Ils portent toutes les charges sociales. Si nous n'y prenons garde, nous aurons une crise des adultes surmenés.

Changer pour le mieux

Aussi n'oublions pas que changer, modifier son comportement, surtout sur le plan émotif, est très difficile.

Notre culture, nos parents nous ont donné des "messages" qui nous ont appris des comportements, qui sont devenus des habitudes. Les attentes de nos propres parents nous ont modelés. Nous avons aussi appris des modes de communication qui engendrent des conflits.

L'intimité

C'est au niveau des relations interpersonnelles que la famille est en même temps le milieu le plus riche et le plus vulnérable. Conjuguer l'autonomie et l'intimité est le défi continu des personnes vivant en famille. Notre éducation nous a peu préparés à ce style de vie. Nous avons appris des rôles et non à être des personnes; nous devons réapprendre le courage d'être nous-mêmes. Car en jouant des rôles, nous étouffons notre cœur, nous bîaisons la communication et forçons d'autres à jouer des rôles.

Nous jouons aussi des jeux dans notre façon de communiquer. Virginia Satir en identifie un qui est fréquent. Elle met en relief quatre attitudes :

blâmer, faire le fou, être suppliant et être raisonnable. Ce sont autant d'attitudes qui engendrent différents sentiments. Blâmer éveille la peur; supplier, la culpabilité; être raisonnable, l'admiration; et les "folies", le goût de s'amuser.

Les attitudes qui viennent de notre peur de vivre avec nos vrais besoins, n'engendrent ni la confiance, ni l'amour.

L'intimité n'est possible que si en tout premier lieu, l'on vit bien avec soi-même. Si l'on se sent libre de ressentir ce que l'on ressent vraiment, de voir ce que l'on voit, d'entendre ce que l'on entend, de penser, de parler et d'agir, nous sommes déliés, comme l'indique Virginia Satir. Donc nous sommes capables, sans défense, de nous approcher des autres sans jouer de rôles ni de jeux, avec une véritable confiance en soi.

Ces attitudes sont valables non seulement pour les adultes entre eux, mais aussi vis-à-vis des parents avec leurs enfants. Communiquer clairement et directement ses sentiments et ses attentes à ses enfants engendre un climat de confiance et n'empêche pas la discipline, au contraire.

Les thérapeutes familiaux observent fréquemment qu'un enfant qui a des problèmes de comportement, ne fait que réagir à des difficultés mal assumées à l'intérieur du couple. Il s'agit, pour le thérapeute, de permettre au couple de parler de ses propres difficultés, pour dégager l'enfant du conflit et lui permettre de retrouver son autonomie et son calme.

Prenons par exemple le cas de Sylvain qui est âgé de 3 ans. Il est nerveux, agressif, coléreux et parle peu, refuse de jouer avec les autres. Il est le deuxième d'une famille de trois. L'évaluation nous montre que Sylvain présente effectivement un retard de développement, mais que son potentiel est normal. Mais pourquoi est-il coléreux? Son histoire est apparemment simple. Il est un enfant désiré, d'un couple qui s'aime. En fait, Sylvain est devenu le bouc émissaire des tensions dans tout le système familial. Il

se sent isolé de sa soeur aînée, qui fréquente l'école, et de son frère cadet, qui vient de lui voler sa place. Triste, il les agresse. D'autre part, le père est distant, croyant que pour être obéi, il doit être autoritaire. Visiblement, Sylvain a peur de son père.

La mère, née d'une mère célibataire, a peu confiance en elle, ayant connu divers placements. Monsieur a de la difficulté à s'exprimer vis-à-vis de Madame et croit que sa vie est un échec.

Une famille triste, désorganisée? Non. En proie à de vives tensions, oui.

L'évaluation psychologique et psychiatrique nous montre que Sylvain présente un retard de développement, mais que son potentiel est normal. Un programme intensif favorisant son développement psycho-moteur est organisé.

Les interventions des thérapeutes familiaux avaient, après évaluation, pour but :

- 1) D'amener les deux parents et la soeur aînée à prendre conscience du sentiment de solitude de Sylvain, et leur montrer comment ils l'écartaient et provoquaient son agressivité.
- 2) Le père a pris conscience qu'ayant été élevé par des parents froids et autoritaires, il empêchait Sylvain de s'exprimer et de prendre confiance en lui. Il a vu combien Sylvain cherchait à lui plaire, et que son attitude positive était le meilleur stimulant.
- 3) Aussitôt que nous avons permis au couple de parler de leurs conflits, les enfants devinrent calmes et occupés à leurs affaires. Nous avons rassuré Monsieur sur le fait qu'il devait communiquer ouvertement avec Madame, et il s'est davantage exprimé. Madame s'est inscrite dans un groupe pour apprendre à avoir confiance en elle et être plus intéressante.

La famille est fière de son évolution et a pris conscience de sa valeur et de sa force. Chacun des membres est plus libre de s'épanouir.

Pour Carole, 14 ans, le problème est apparemment plus grave. Elle utilise fréquemment de la drogue, n'a pas d'amis et refuse de fréquenter l'école. Elle est déprimée, nous dit la mère. L'évaluation nous montre que le couple n'a jamais pu s'ajuster, malgré un amour réel, Madame étant déprimée. Carole se sent "pognée" à la maison, elle devait y rester pour remplacer maman dans ses diverses tâches. Carole croyait aussi se faire aimer davantage par sa mère, et ne réussissait pas. Peu sûre de l'amour de ses parents, Carole ne savait pas comment s'y prendre pour se faire des amis, et fumait de la drogue pour se faire accepter. Elle se sentait isolée de toutes parts. C'est alors qu'elle refusait d'aller à l'école. L'intervention des thérapeutes a porté sur 3 points :

- 1) Amener le couple à consulter pour leurs difficultés conjugales.
- 2) Amener Madame à arrêter de démolir Monsieur, pour permettre aux enfants d'avoir un père et à elle une aide précieuse.
- 3) Rassurer Carole et voir à ce qu'elle apprenne à vivre pour elle-même, sa vie d'adolescente. Elle a fait un bref séjour dans un centre, tout en gardant contact avec sa famille pour qu'elle apprenne à se découvrir et s'aimer telle qu'elle est.

Chacun est plus heureux.

La famille mono-parentale est certes la plus vulnérable. Le parent, habituellement la mère, qui reste seule et cumule tous les rôles auprès de trois ou quatre enfants, est débordé et les jeunes manquent alors de sécurité et d'aide pour faire leur chemin. Madame V. consulte pour Réjean, 17 ans, qui vole, fugue et est violent. Le juge a demandé à la mère de consulter. Madame est épuisée. Réjean demande son père qui lui fixe des rendez-vous et les annule. Il s'ennuie et se laisse entraîner par le voisinage. Cette famille bénéficiera de trois types d'intervention :

- 1) Support à la mère pour faire face à l'ensemble de ses responsabilités.
- 2) Entrevues demandées par le travailleur social pour l'amener à s'occuper davantage de ses enfants, y compris Réjean.
- 3) Entrevues régulières avec Réjean pour l'amener à prendre son autonomie.

L'école et le voisinage sont certes importants et il ne faut pas les sous-estimer. Le système de valeurs du milieu environnant influence l'enfant dès qu'il se socialise, c'est-à-dire dès l'âge de cinq ou six ans. C'est pourquoi une action communautaire est importante pour améliorer les centres de loisirs et les mouvements qui donnent aux jeunes un sens des valeurs. Je pense en particulier aux sports et aux mouvements bénévoles.

La famille est le lieu de l'amour, de la haine, du développement. Les problèmes des adultes et des enfants sont reliés à la façon dont ils répondent entre eux à leurs besoins au travers des relations qu'ils ont établies et de leur mode de communication.

La famille est une richesse pour la personne humaine et la société doit développer les ressources nécessaires pour l'aider à faire face à ses problèmes, et surtout à les prévenir.

**La passion du développement de
la personne et de l'hygiène
affective dans la famille**

Maurice Champagne-Gilbert

L'une des conditions les plus nécessaires à la transformation de la famille comme lieu premier de vie, et d'amour de la vie humaine, c'est, pour chacun de ses membres, le goût de la personne, la foi en l'être humain, la passion des êtres parce qu'ils existent, et parce qu'il dépend largement des conditions de vie qui leur sont faites dans leur milieu qu'ils deviennent des personnes.

Notons d'abord que ce que je vais en écrire est de l'ordre du témoignage et de l'expérience personnelle, non de la théorie, bien que j'exprime ici des convictions que je sais partagées par ceux qui croient à une nouvelle vie pour la famille. Ce témoignage est celui d'un homme qui a fait le choix, dans sa propre échelle de valeurs, de placer sa relation avec sa femme et ses enfants au premier plan. Pour moi, le travail, l'engagement professionnel et social, bien qu'ils me prennent beaucoup, viennent après par rapport à ce que je vis avec ma femme et mes enfants. C'est une certaine quête de l'amour dans la vie quotidienne qui me préoccupe entre toutes choses et je continue à croire plus que jamais que la famille, dans certaines conditions, est le lieu privilégié pour la mener. Je me rends compte, à mesure que les années passent, combien la relation avec ma femme et mes enfants est ma première source de croissance personnelle et d'évaluation de mon moi. C'est avec eux que je puis espérer être davantage au long des jours. Et cela, à mes yeux, seule la famille peut le permettre.

Une famille n'est pas un paradis, ce n'est pas à l'extrême un noeud de vipère, et ce n'est pas nécessairement non plus le lieu de la banalité quotidienne. Ce peut être assurément un lieu de création de la vie et de rapports dynamiques entre personnes, où l'on s'organise, avec confiance, lucidité, détermination et un goût marqué de l'amour, pour faire face au quotidien et assumer sa croissance comme personnes et comme groupe humain, avec toutes les difficultés et les bonheurs que cela suppose.

Le témoignage et la réflexion que je peux apporter dans cet article, se situent essentiellement dans un contexte où la première nécessité pour moi est

de s'équiper, pour faire face aux jours les plus difficiles, comme pour tirer le maximum des plus faciles. Il me semble qu'il faut constamment se nourrir intérieurement, s'habiller "le coeur", le corps et l'esprit, d'attitudes, de gestes, de manières d'être positives et créatrices, se donner en quelque sorte des vitamines affectives et mentales. Chacun ne sait-il pas d'ailleurs que les attitudes avec lesquelles on aborde la vie sont souvent plus importantes que ce que la vie nous apporte elle-même. Pour moi, c'est là que réside le premier défi de tout être humain : essayer de façonner sa vie avec le meilleur que l'on peut tirer du dedans de soi, en acceptant de partager sa croissance avec les autres. Il me paraît que c'est dans la famille qu'on peut le mieux relever ce défi. Et ce défi, il appelle comme tous les défis la passion.

La passion d'abord

J'entends par passion : le besoin d'être, ce qui nous emporte, le "vouloir vivre", l'énergie de celui qui croit en quelque chose ou en quelqu'un, la force infatigable de l'enfant qui veut quelque chose, l'amour d'un métier, ce qui fait qu'un artiste se donne à une oeuvre et ce qui rendrait la vie extraordinaire si l'on pouvait engager de soi aux autres, de soi à soi, une relation d'amour et d'être semblable à celle que l'artiste entretient avec son oeuvre.

Pour moi, la vie de famille commence avec la passion : celle de la vie, des êtres, de l'amour, du beau, de la tendresse, de l'approfondissement du vécu, de l'attention à la croissance des êtres, etc. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir de famille forte, et qui dure, avec des gens qui y sont bien dans leur peau, sans cette somme de passions, sans cette rencontre de passions à confronter, à mêler dans le quotidien. On sait bien, à partir du sens commun, que pour vraiment réussir quelque chose et se réussir à travers quelque chose, il faut la passion. Comment vivre la famille autrement alors, si on veut la réussir vraiment.

Le premier besoin et le premier droit de tout être humain

S'il y a un besoin qui est premier entre tous chez l'être humain, et que la famille doit satisfaire au premier chef, c'est bien celui de chaque individu à vivre le plus intensément possible, à exprimer ses ressources personnelles au maximum, à manifester son énergie vitale. J'appelle ça "le droit des êtres-soleils à devenir ce qu'ils sont, à éclater du centre d'eux-mêmes autour d'eux". Et chaque fois que j'évoque cela, je ne puis m'empêcher, pour dire la même chose, de citer le mot fameux de Rilke : "Il faut voir chaque homme chaque jour comme s'il était le premier." Se voir chaque jour entre les membres d'une famille comme si l'on se découvrait pour la première fois. C'est particulièrement facile avec les enfants, qui peuvent alors en apprendre aux adultes.

Chacun a son "talent". Chacun a sa façon propre et singulière, qui n'appartient qu'à lui seul, de se situer dans la vie humaine. C'est le grand mystère de l'individualité des êtres qu'il est donné de contempler à ceux qui ont des yeux pour voir. Il s'exprime d'autant de manières qu'il y a d'êtres et de façons d'être. Façons de parler, de regarder, de travailler, de penser, d'aimer, de discuter, goûts particuliers, souci de tendresse, art de répandre la joie, l'inquiétude, besoin de justice, manière de parler beaucoup ou au contraire de cultiver le silence, enthousiasme qui entraîne les autres, réserve qui suscite le goût d'entrer en contact, sens du rêve, goût de la recherche, besoin du travail bien fait, habiletés particulières, calme répandu autour de soi, etc.

Tout être est unique

L'une des formes privilégiées de l'expression de la passion, du développement de la personne, dans la famille, c'est l'attention à la singularité des êtres, c'est-à-dire l'attention à ce qui fait que chaque membre de la famille est unique en lui-même et par rapport à tous les autres êtres qui l'entourent. La famille est le premier lieu de création et d'expression de l'être humain.

Les ressources économiques, l'organisation sociale et politique de la collectivité sont déterminantes à cet égard. L'Etat doit y trouver le fondement de ses responsabilités dans ses politiques sociales et dans son aide à la famille. Mais les attitudes personnelles des membres de la famille sont déterminantes. Le degré de conscience et d'engagement de chaque membre de la famille quant à sa responsabilité à créer un milieu provocateur de l'expression personnelle de chacun des autres membres de la famille est vital pour tous.

Chacun ne devrait-il pas pouvoir se dire, en songeant à sa famille : "J'avais tels besoins, j'avais tels goûts, je sentais que pour être moi-même il me fallait tels moyens, et ils l'ont compris"? Cela voudrait dire en fait "Ils m'ont aimé".

Favoriser la singularité propre de chaque individu, ça peut aller très loin : "Au bout de soi-même", dirait Vigneault. La famille devient ainsi le lieu du sacré, si elle permet à chacun de ses membres d'explorer en lui cette zone, où il puisse être lui-même en état d'apprivoisement de sa propre vie, cherchant à situer les causes les plus profondes de ses comportements et de ses relations. C'est le lieu du "Qui suis-je pour moi?", "Pour les autres?". "Quel chemin ai-je parcouru depuis des années?" "Qu'est-ce qui m'est le plus facile dans ma rencontre avec autrui?" "Qu'est-ce qui me réussit le mieux?" Ce sont ces questions mêmes, et les réponses, toujours approximatives, à ces questions, qui en viennent à former le dépôt le plus secret de l'intimité personnelle, de ce qui fait qu'on est soi-même. On les porte en soi, dans cette zone du coeur de soi qui est à chacun son jardin, son coffre, sa caverne, son temple. On n'en donne certes pas la clé à n'importe qui, n'importe quand. Ce peut être un lien privilégié de famille. Aux grands moments d'échanges au sein d'un couple, entre parents et enfants, tel individu prendra l'initiative de faire visiter son jardin intérieur. C'est merveilleux de savoir, à quelques instants privilégiés, qu'on peut entrer dans le jardin secret de celui ou de celle que l'on aime.

Mais comme on est loin de ce sacré, dans notre société de dossiers, de comérages, de préjugés, de délation, d'on-dit, de réduction des individus à des lieux communs du style de "les hommes sont comme ça, les femmes sont comme ça, à ton âge on fait ça, etc."

L'hygiène affective dans la famille

La passion du développement de la personne dans la famille est indissociable, à mes yeux, de l'hygiène affective, elle en est d'ailleurs la première composante. Être passionné du développement de chaque membre de la famille, partager constamment, ensemble, la croissance personnelle de chacun, c'est vraiment la première condition de l'hygiène affective. C'est le premier soin, devrais-je dire, puisque l'on doit entendre par hygiène affective "l'ensemble des soins et des attentions qu'on doit se donner mutuellement dans une famille, pour développer une qualité de vie affective", dont va dépendre une grande part de la croissance de chacun et de l'entité familiale comme telle.

Parmi les autres soins, ou composantes, que je vais évoquer dans la suite de cet article, on notera l'aptitude à exprimer et à communiquer ses sentiments et ses émotions, l'hygiène de la beauté, le sens de la fête, l'hygiène de la délicatesse et de la tendresse.

Tout commence avec la "ration affective"

L'une des premières choses que nous apprennent les sciences du comportement, est que le nourrisson a autant besoin, pour se développer, d'une "ration affective" que d'une ration d'aliments. La qualité du contact peaucier entre le nourrisson et ceux qui s'en occupent, la qualité de la manipulation du nourrisson, le ton de la voix, la délicatesse, le témoignage de chaleur et d'affection et jusqu'à l'attitude sécurisante et à la capacité d'autonomie de ceux qui s'occupent du nourrisson, constituent des composantes de la ration affective et sont déterminantes pour sa croissance vers l'autonomie, la sécurité et la liberté.

Le propre de l'enfant, et surtout à l'âge du nourrisson, est de ressentir avec une puissance extraordinaire l'action d'agents du milieu sur lui. On peut dire, sans exagérer, qu'il enregistre en lui les comportements de l'autre et que ces comportements contribuent à le façonner d'une certaine manière. En un sens, l'enfant se situe par rapport au milieu, à la manière du fœtus dans le sein maternel.

En cela, la mesure est aussi importante qu'au plan de la ration alimentaire. Trop prendre un enfant, trop le catiner, peut être aussi mauvais que ne pas le prendre assez et ne pas lui témoigner suffisamment d'affection, tout comme trop le nourrir peut lui être aussi néfaste que de ne pas le nourrir assez.

Le drame de l'éducation et de la croissance adulte, telles qu'elles se font en général, est que l'on en arrive à se croire plus fort qu'un enfant et à pouvoir exister sans ration affective. C'est, conscient de cela, que depuis quelques années on développe des sessions spéciales pour apprendre aux adultes à se toucher, à écouter, à enregistrer l'autre, à découvrir son corps, à exprimer ses sentiments. Pour les hommes toutefois, ce peut être une entreprise beaucoup plus pénible que pour les femmes en général, puisque les rôles traditionnels leur ont spécifiquement appris à considérer l'expression des sentiments comme une attitude féminine, à être en quelque sorte coupé de l'expression de la vie affective et à ne pas sentir qu'eux aussi ils ont un biorythme. On voit par là tout ce qui est à faire dans une nouvelle éducation des enfants, qui ne sépare pas de façon arbitraire les garçons et les filles par rapport à ceci ou à cela.

Rien ne peut se passer d'authentique, sans l'expression et la communication de ses sentiments et de ses émotions

Qu'il s'agisse d'exprimer des répugnances, de vivre des crises ouvertes, voire même de communiquer une haine, l'expression et la communication des sentiments est absolument indispensable à l'hygiène affective. La famille peut être un milieu tout à fait libérateur, dans la mesure où elle permet

l'expression et la communication de ce que chacun ressent face à sa propre vie et à celle de ceux qui l'entourent.

Bien sûr, c'est dans l'entraînement à exprimer et à communiquer par tous ses sens une gamme de nuances de sentiments, d'états intérieurs, que la famille devient riche et authentique au plan de l'affectivité. Cela suppose encore une éducation au développement de tous les sens, de telle sorte que les enfants apprennent à sentir les fleurs, à goûter ce qu'on mange chaque jour, à savoir toucher les objets, à aimer leur corps, à saisir les nuances de la chair autant que de la pensée et des sentiments, à s'arrêter pour posséder par le silence et le regard autant que par la parole et l'action.

L'évaluation du vécu social de la famille, également, dans les relations à d'autres familles, à l'environnement, face à l'actualité, suppose une approche aussi sensible que rationnelle.

Malheureusement, la famille est tributaire d'un tabou social, relié à une certaine culture mâle, qui fait qu'on éprouve souvent un souverain mépris pour l'émotion, qui est identifiée comme une faiblesse, comme une dépendance à l'endroit de la vie et des événements. L'émotion, pourtant, c'est avant tout "la capacité d'être mû par la vie". Elle constitue un état profond de connaissance, caractérisé par la capacité et la docilité à se laisser prendre par la vie pour pouvoir la mieux saisir ensuite. Faut-il rappeler que c'est là que les créateurs puisent, non pas tellement pour inventer que pour ré-inventer le vécu sous de nouvelles formes, qu'on appelle des personnages, des oeuvres et par lesquelles souvent il faut passer pour redécouvrir ce que la société laisse échapper de vie.

Au fond, la connaissance par l'émotion est une forme de oui à la vie et la famille devrait en avoir le culte, surtout en regard de l'énergie de l'enfance et de l'adolescence qui est faite pour toucher à tous, "pour mordre dans la nature à nue", comme disait Gide.

L'hygiène de la beauté

L'un des éléments les plus stimulants à l'hygiène affective, à travers le quotidien familial, c'est l'hygiène du beau.

Un jour, mon fils est venu m'enlever à mon travail pour me faire partager un grand événement de sa vie, plein de beauté. Il avait trouvé un oiseau qui s'était noyé dans la mare où les poules boivent. Pour lui, c'était quelque chose d'effrayant, la mort d'un oiseau. Nous en avons parlé en évoquant la mort comme telle qui est quelque chose d'immense pour les enfants. Dominique a trouvé cette façon de l'appivoiser, dans ce jeu sacré qui consiste à faire un cimetière. Il a pris son oiseau avec une infinie tendresse et l'a placé en terre à côté d'autres animaux morts, dont un de ses lapins. Puis, il a demandé de l'aider à poser un élastique pour retenir deux bouts de bois formant une croix qu'il a placée sur le petit terrain de l'oiseau mort. J'ai appris beaucoup de lui et j'en ai reçu plein de tendresse.

Ce mélange de fragilité et de puissance qui fait l'enfance, est en lui-même un sujet de beauté et d'amour, qui charge les adultes d'une terrible responsabilité. L'assumer avec tout ce que cela implique d'attention, de délicatesse, de force, nous fait entrer dans l'échange dynamique de la beauté avec l'enfant. Car on est sans cesse amené à interroger notre action sur sa croissance : a-t-on abusé de son statut d'adulte? A-t-on vraiment respecté le désir de l'enfant tout en ne tombant pas dans une facilité et un laisser-aller qui ait comme conséquence que l'enfant perde le contrôle sur sa propre vie et sur sa relation aux autres? Lui a-t-on suffisamment permis de s'exprimer en telle circonstance? A-t-on remarqué combien il est différent de son frère ou de sa soeur, que l'on croit pourtant éduquer de la même manière? Lui a-t-on ouvert aussi le champ de notre propre croissance d'adulte? On parle trop rarement de la croissance pour l'adulte, comme si l'adulte était un être arrivé. La maturité n'est jamais conquise ni acquise. L'un des grands avantages éducatifs du milieu familial est qu'il permet une interaction, surtout quand elle devient consciente, entre la croissance des adultes et celle des enfants.

Le sens de la fête

Il y a plein de choses belles dont on peut s'étonner dans le quotidien d'une famille et qui peuvent ainsi être sujets de fête. Il dépend, en bonne partie, des êtres eux-mêmes, que les matins d'une famille soient des levers de soleil. C'est en soi qu'on porte le goût de vivre et par soi qu'on le transmet. Les enfants ont particulièrement le sens du matin - comme les vieillards d'ailleurs - et savent vivre chaque jour comme si c'était le premier, quelle qu'ait été la couleur de la veille. L'enfant est capable de recommencer tout le temps; l'adulte aussi, si on ne tue pas chez lui cette disposition naturelle par les systèmes, par les conventions, par la routine. Le matin est précisément un moment pour recommencer, pour redécouvrir la vie, sur le visage de ceux qu'on aime. Personnellement, je ne trouve rien de plus beau le matin que de regarder ma femme et les enfants avant qu'ils ne s'éveillent et dans leurs premiers gestes. On se retrouve et on recommence toujours. Ce n'est pas de la routine, mais le renouvellement de la vie. Dix ans, ce peut être dix fois des jours et des jours de connaissance, de partage et d'étonnement auprès de quelqu'un. A mesure que les années passent, les matins sont à la fois plus chargés de vie et plus libres. Le jardin où l'on s'éveille est plus vivant et la ronde est plus longue entre les cahiers d'écoliers, les caresses, les jeux, les projets de la journée.

Les repas seulement, qui sont souvent source de conflit et d'ennui dans de nombreuses familles, sont des fêtes régulières pour d'autres. Tant de choses diverses interviennent dans un repas : présentation des plats avec l'art qu'on peut y mettre, arrangement de la table, diversité des goûts de chacun, évocation du quotidien de chacun, discussions de toutes sortes, gestes d'amour, la situation elle-même qui fait qu'on est tous rassemblés autour de la table et que des enfants et des adolescents se retrouvent avec un de leurs parents, ou avec les deux.

Les moments d'arrêt où un homme et une femme, les enfants couchés, se retournent sur leur journée, sur la vie des enfants, sur leur famille, sur les choses à discuter sérieusement, sur les beaux moments à conserver, sur les

projets du lendemain. Les anniversaires de chacun et toutes les fêtes de l'année, qui sont des occasions de vivre des événements spéciaux, marquent des temps forts dans le rythme annuel. Les anniversaires ont l'avantage d'être des moments que l'on peut partager naturellement avec des amis et des voisins en même temps. Ils sont l'occasion pour chacun d'avoir des attentions délicates à l'endroit des autres. Les cadeaux, surtout ceux qu'on a faits soi-même, sont des liens symboliques des plus précieux dont malheureusement des habitudes superficielles de consommation menacent de nous faire oublier le vrai prix.¹

Vers l'hygiène de la délicatesse et de la tendresse

Une main passée dans les cheveux, un compliment fait au hasard sans convention, une démarche spéciale pour dire à quelqu'un qu'il a fait une chose belle ou bien, un élan pour montrer qu'on trouve quelqu'un beau, de l'intérieur, une attitude physique de disponibilité qui indique simplement qu'on est là, prêt à tout partager avec quelqu'un, ou simplement parce qu'on veut indiquer une atmosphère de fête un jour pourtant comme un autre, une excuse faite au moment opportun pour souligner qu'on ne voulait pas blesser en faisant telle chose qui a eu cet effet, l'habitude de dire à ceux qui partagent notre quotidien qu'on les admire pour ceci ou cela, une surprise faite pour démontrer à quelqu'un qu'on l'aime ou qu'on est bien à lui faire plaisir, un mot d'amour laissé pour être découvert dans la journée par celui ou celle qu'on attend le soir, voici autant de comportements de délicatesse qui sont une nourriture de l'hygiène familiale.

Dans les instants privilégiés, la tendresse prend la forme du recueillement, du cheminement soyeux, de l'ondulation. Elle est la douceur de la sexualité autant que de la sensualité. Les longues promenades à fleur de peau, les

1 Evidemment, la famille serait plus stimulée à la beauté, si le culte en était plus répandu, notamment dans la télévision qui envahit le milieu familial. La télévision pourrait stimuler au beau par de nombreuses émissions, mais c'est le spectacle de la violence et de ce qui va mal partout qu'on nous offre à la place, au point que cela devient un conditionnement pour la famille à voir ce qui est négatif au détriment de ce qui est positif et beau.

regards qui précèdent les emportements du corps et de l'esprit passionnés, les parcours délicats de la chair avant les étreintes, les lèvres qui se lient doucement, les rythmes d'approche et de retour, de va-et-vient d'entre les grands bonds de l'amour, les repos avant les bonds et les emportements, l'étreinte chaude de ceux qui se sont bien aimés et qui laissent la paix séjourner dans leurs yeux, sont l'oeuvre de la tendresse.

Une conclusion...

A chacun de poursuivre avec ses propres exemples. A chacun son hygiène, pourvu qu'il en ait une, et que la personne et la famille y trouvent une source de développement humain.

**Les liens de dépendance
dans le réseau familial**

Dominique Daman

Nous faisons de la thérapie familiale depuis deux ans en quartier ouvrier. Nous venons faire part de certaines de nos observations acquises à travers notre expérience.

Si nous plaçons les familles avec lesquelles nous travaillons sur un continuum dépendance-autonomie, elles se situent davantage vers le pôle de dépendance. Dans cet article, nous tenterons d'analyser ce phénomène à l'intérieur des familles mais également à l'intérieur du réseau des Affaires Sociales qui, loin d'encourager l'autonomie des individus, les maintient dans un noeud de dépendance.

Nous percevons la famille comme un système où les membres s'influencent les uns les autres. Un changement chez un des membres provoque inévitablement un ou des changements chez les autres membres. Pour nous, le système familial est composé de 3 sous-systèmes, soient :

- 1- le système conjugal;
- 2- le système enfants (la phratrie);
- 3- le système parents-enfants.

Nous étudierons le phénomène de la dépendance à l'intérieur de chacun de ces sous-systèmes.

Généralement, les familles avec lesquelles nous travaillons nous sont référées soit par : la Cour du Bien-être Social, les hôpitaux, le C.L.S.C. du quartier ou d'autres professionnels. Les demandes que nous recevons sont principalement centrées sur le placement des enfants (familles d'accueil, centres de détention ou centres d'accueil).

Notre travail consiste alors à décoder avec les familles les demandes qu'elles nous font. Désespérées, elles nous demandent souvent de régler les problèmes à leur place. Après analyse nous pouvons considérer que ces parents viennent nous demander d'user de notre autorité pour éduquer leurs enfants et assumer leur rôle de parents. Ces familles se mettent ainsi en situation de dépendance sociale par rapport à nous. Cette attitude est facilement compréhensible si on se met dans le contexte d'une famille à l'intérieur de laquelle

un enfant a des comportements jugés socialement inadéquats. Cette famille n'a pas les outils pour saisir que ces différents comportements peuvent être compris à partir du contexte et de l'environnement dans lesquels l'enfant se situe. Cette façon d'agir est à la fois la conséquence des rôles sociaux rigides et stéréotypés et d'un apprentissage inadéquat quant à l'identification et à la satisfaction de ses différents besoins.

Dépendance dans la famille

1- Le sous-système conjugal

Au niveau du système conjugal, la plupart des familles avec lesquelles nous travaillons sont composées d'un homme et d'une femme qui se relient l'un à l'autre à travers des rôles stéréotypés et non en tant qu'individus autonomes. Effectivement le père est généralement le gagne-pain, pourvoyeur, contrôleur des enfants. On compte généralement sur lui pour exprimer les sentiments négatifs et dicter à l'intérieur de la famille les différentes limites sociales en termes monétaires et contrôle des enfants : permissions, interdictions, etc. La mère, elle, est chargée des tâches ménagères et de l'éducation des enfants : c'est elle qui exprime les sentiments positifs, c'est-à-dire la tendresse, la chaleur.

L'homme et la femme n'ont presque aucune relation en tant que couple mais sont plutôt centrés sur leur rôle de parents. La dépendance des deux conjoints est évidente; en effet, ils se relient l'un à l'autre, non pas comme des êtres humains qui ont des émotions, des sentiments à partager, mais davantage comme deux individus qui ont des rôles à jouer. Dans la mesure où ces rôles stéréotypés sont exclusivement complémentaires, chacun des conjoints dépend de l'autre pour la satisfaction de ses besoins. Les rôles rigides à l'intérieur desquels ils se maintiennent engendrent inévitablement des problèmes quand la famille est complète mais ces problèmes deviennent beaucoup plus aigus lorsqu'un des conjoints disparaît. A cette disparition, il y a panique, désorganisation, souvent matérielle et affective, confusion et sentiment d'échec face au rôle des parents.

Au départ d'un des conjoints, une demande d'aide est souvent faite à la société pour combler ce vide. Ceci reproduit le phénomène de dépendance vis-à-vis des institutions.

2- Le sous-système des enfants

C'est à un âge assez jeune que s'installent chez l'enfant les différents stéréotypes "sexuels", c'est-à-dire les différents rôles masculins et féminins. En s'identifiant à ses parents, le garçon ou la fille apprennent très vite à rejouer et à répéter la situation conjugale et familiale difficile.

La famille D. que nous connaissons depuis un certain temps est une famille dont la composition est dite "normale" (père, mère, quatre enfants). Dans cette famille, les rôles stéréotypés ont été inversés entre le père et la mère. Le père est présent à la maison, s'occupe des enfants, donne la chaleur et l'affection. La mère, froide et distante, assume le rôle de pourvoyeur et s'absente souvent du domicile. Fait étrange, les deux aînés partagent aussi cette complémentarité des rôles, mais, à l'inverse de leurs parents. C'est tout aussi insatisfaisant. Pile ou face, c'est toujours la même pièce de monnaie; Manon a repris le rôle "normal" de la mère et Normand, celui du père. Tout comme eux, la plupart des enfants que nous avons rencontrés, n'ont jamais un style de relation qu'ils définissent ensemble, l'un par rapport à l'autre d'après leurs désirs et leurs besoins. En effet, ils ont plutôt des genres de relations complémentaires à l'intérieur desquelles ils se rendent des services, comme par exemple l'aînée qui garde les plus jeunes.

On peut aussi illustrer les liens de dépendance entre les enfants à travers la compétition. En se mettant en situation de compétition, l'enfant semble dire : "Je suis dépendant de toi, pour que maman vienne s'occuper de moi". En effet, la mère ne s'occupe des enfants que lorsqu'ils se chamaillent entre eux. Nous émettons une autre hypothèse : au sein des familles où il n'y a que des enfants du même sexe, nous retrouvons généralement un bouc émissaire. Pour nous, le bouc émissaire est l'enfant qui exprime tous les sentiments né-

gatifs (colère, tristesse) à travers des gestes socialement rejetés. C'est le délinquant, le schizophrène, le fou, le malade mental, le déviant. L'autre enfant du même sexe est le "bon" qui fait ce que l'autre devrait faire et qui ne reçoit d'attention que pour sa bonté et sa sagesse. Ainsi il apparaît une dépendance entre le "bon" et le "mauvais". Le "mauvais" a besoin du "bon" pour lui montrer qu'il est possible d'être aimé par ses parents et le "bon" a besoin du "mauvais" pour exprimer les sentiments négatifs que lui aussi doit ressentir face à la situation familiale inacceptable.

3- Le sous-système parents-enfants

Les relations parents-enfants ne naissent pas non plus du respect réciproque l'un de l'autre, mais plutôt, en terme de rôles, des attentes des parents face aux enfants et vice-versa. Si l'on part de l'hypothèse que les besoins des parents n'ont pas été comblés lorsqu'ils étaient enfants, l'enfant devient alors pour eux une gratification. Ils s'attendent de recevoir de l'enfant l'amour qu'ils n'ont pas reçu, c'est comme une partie de bingo où on ne commence à gagner qu'à partir du moment où on a des enfants.

Une relation de dépendance s'installe ainsi entre parents et enfants dans le sens où les parents mettent chez l'enfant beaucoup d'espoir. Ils veulent que les enfants réussissent là même où ils ont échoué. Selon le degré de dépendance entre les parents et les enfants, différentes attitudes peuvent exister. L'enfant peut ne pas être reconnu comme un être en soi, mais plutôt comme une ramification du parent, ou encore, on ne lui reconnaît une valeur qu'à partir du moment où il agit en fonction des attentes des parents. C'est comme si les parents se disaient intérieurement : "si tu fais ce que je demande, je te reconnais une valeur, parce qu'ainsi tu démontres que tu m'aimes et si tu m'aimes et seulement si tu m'aimes, je peux t'accepter". Ce à quoi répond l'enfant : "je suis bon et aimable si et seulement si je rends papa et maman heureux". Même si l'enfant respecte les demandes des parents, ceci est insatisfaisant pour lui et, peu à peu, il se sent révolté et malheureux.

Quant à l'identité sexuelle, elle ne se développe pas à partir du vécu et de la sexualité propre à l'enfant. On lui nie toute sexualité, il prend comme modèle, le modèle parental, c'est-à-dire un modèle où prime la génitalité plutôt qu'un modèle de sexualité souple et complète, non stéréotypée. Conclusion : ce type de famille crée des personnes dépendantes les unes des autres et dont les besoins individuels ne sont pas comblés. Le résultat : des personnes frustrées, rigides, non autonomes et non créatrices. Au moment de se choisir un conjoint, ces individus choisissent un partenaire allant dans le sens des modèles familiaux acquis et reproduisent des types de familles où les membres sont dépendants les uns des autres.

C'est à ce moment que nous intervenons auprès de ces familles. Le but de notre travail pourrait être décrit ainsi :

1. défaire les noeuds de dépendance des individus les uns par rapport aux autres en reconnaissant l'existence de chacun des individus de la famille;
2. identifier les besoins spécifiques de chacun des membres;
3. créer un support entre les différentes personnes, afin qu'ils respectent la différence des besoins et recherchent ensemble des modes créateurs pour les satisfaire;
4. défaire la rigidité des rôles et définir les relations des membres de la famille par rapport à leurs désirs réels.

Des enfants m'ont dit...

Nicole Gilbert-Champagne

Dans le cadre d'une réflexion sur la famille, il était important de connaître le point de vue des jeunes sur la question. J'ai donc rencontré, tantôt individuellement, tantôt par groupe de deux ou trois, une trentaine de jeunes de huit à seize ans dans deux écoles alimentées par une population à revenu moyen. Le seul critère était qu'ils puissent s'exprimer facilement. Ma tâche consistant à me mettre à l'écoute des enfants, je n'ai pas cru bon de faire de commentaires mais seulement quelques mises au point. Le choix des thèmes correspond à l'importance que les enfants leur ont accordée. Il est bien entendu que ce compte rendu n'a rien d'un sondage scientifique; il vaudrait tout simplement donner aux parents le goût de se mettre à l'écoute de leurs enfants!

LA FAMILLE POUR NOUS :

"C'est un groupe de personnes qui s'aiment ensemble"
- Sylvain, 9 ans.

"C'est la joie, la confiance, la sécurité; c'est aussi de l'amour, de la peine"
- Marie-Claude, 11 ans.

"C'est pour apprendre à partager, à mieux vivre"
- Michel, 10 ans.

"C'est un groupe qui peut régler ses problèmes"
- Marie-Christine, 13 ans.

"C'est un point de repère"
- Sylvie, 13 ans.

"C'est un lieu où je suis à l'aise, un lieu de compréhension"
- Catherine, 14 ans (avait 7 ans quand ses parents ont divorcé).

"C'est un lieu de rencontre, de justice"
- Claude, 15 ans.

"C'est un rassemblement d'expériences".

"C'est de l'amour par chicane"
- Alain, 16 ans.

"La famille, y a rien là"
- Christian, 16 ans (en foyer nourricier depuis l'âge de deux ans).

Dans l'ensemble, pour les moins de douze ans, la famille est en quelque sorte un milieu d'apprentissage : on y apprend à vivre, à partager, à ne pas se "chicaner" avec ses frères et soeurs; on y apprend les bonnes manières. A l'adolescence, on décrit la famille en fonction de ses besoins, comme on voudrait qu'elle soit : un lieu d'échanges, de rencontres, un milieu où l'on puiserait réconfort et compréhension.

LES PARENTS POUR NOUS :

"Les parents pour moi c'est comme des grands personnages dans une pièce de théâtre : ils inventent des choses pour qu'on soit heureux"
- Marie-Noëlle, 9 ans.

"Les parents ont toujours raison et quand on écoute pas, il nous arrive des malheurs"

- Opinion de la majorité.

"J'essaie d'avoir raison mais j'suis pas capable.

C'est toujours eux qui ont raison"

- Isabelle, 9 ans.

Des êtres tout-puissants qui ne se rendent pas toujours compte du pouvoir qu'ils ont entre les mains ni du danger des moyens qu'ils utilisent : amour incontrôlé, chantage, manipulation. Qui peut mesurer à long terme l'effet d'une menace comme celle-ci : "fais à ta tête, tu verras bien ce qui va t'arriver".

SI J'ETAIS PARENT :

"Je voudrais que mes enfants restent tranquilles, qu'ils soient obéissants, qu'ils rendent service. Des fois, je leur ferais une petite punition. Je leur montrerais à être polis, les bonnes manières. Je les aiderais à faire leurs devoirs. Je leur apprendrais à ne pas faire de la peine. Je ne les gâterais pas"

- Patrick, 9 ans.

"J'essaierais d'être une amie; je montrerais à mes enfants que je les aime"

"Je ne les engueulerais pas"

- Martine, 13 ans.

"Je les laisserais s'exprimer, être eux-mêmes. J'essaierais de les suivre dans leur évolution"

- Sylvie, 16 ans.

Une bonne façon de savoir ce que les parents exigent de leurs enfants, c'est d'inverser les rôles. N'ayant pas de recul par rapport à leur vécu, leur vision reproduit à peu de choses près ce vécu (à vous de faire vos commentaires). Quant aux adolescents, le fait de se voir en parents leur permet de formuler leurs attentes; ils voudraient qu'on les considère comme des personnes à part entière.

LES PUNITIONS :

"Les parents, il faut qu'ils nous corrigent; qu'ils nous donnent une tape de temps en temps, ça fait du bien. Mais il ne faut pas qu'ils soient trop sévères"

- Marie-Claude, 11 ans.

"Un enfant jamais puni, ça fait un enfant gâté"

- Opinion de la majorité.

"Des fois, les parents nous chicanent mais dans le fond, on est fier de voir qu'ils s'occupent de nous"

- Chantal, 12 ans.

Quand une punition est juste et mesurée, elle est perçue d'une façon positive. La punition à la mode : aller réfléchir dans sa chambre. Selon les enfants, cette réflexion les aide à ne pas recommencer ou du moins à recommencer moins souvent. Les adolescents, eux, préfèrent s'expliquer.

LES DISPUTES DES PARENTS :

"Moi j'aime mes parents autant l'un que l'autre. Quand ils se disputent j'ai peur qu'ils divorcent puis là je me demande avec qui je m'en irais"

- Nathalie, 7 ans.

"Faut que les parents essaient de ne pas faire de chicane sinon ça fait du tort aux enfants"

- Maryse, 9 ans (parents divorcés).

"Des fois, ils ne montrent pas assez qu'ils s'aiment. Souvent, ils font juste se parler puis je pense qu'ils se chicanent. Ils discutent puis moi je me demande ce qui se passe"

- Lucie, 11 ans.

"Je n'aime pas me sentir l'enjeu des disputes de mes parents"

- Alain, 13 ans.

"Je ne peux pas supporter que mes parents soient en compétition"

- Catherine, 14 ans (parents divorcés).

La plupart des jeunes ont abordé ce thème. Les disputes des parents sont un facteur d'anxiété et de culpabilité.

CE QU'ON AIME LE PLUS FAIRE EN FAMILLE :

Partir en excursion, en camping, en voyage. Faire des randonnées en voiture, du sport en famille. Se réunir pour parler, discuter.

Si les parents voyaient avec quel visage radieux leurs enfants évoquent ces sorties, ils en feraient plus souvent. C'est peut-être le seul temps où on a l'impression de partir à l'aventure...

GARÇONS, FILLES, HOMMES, FEMMES :

"Quand on dit que les garçons sont plus forts que les filles, on doit pas se moquer de ça parce que c'est normal : elles sont élevées plus fragiles, elles ne peuvent pas se battre comme des garçons"
- Eric, 10 ans.

"Mon père me dit souvent "C'est toi qui a mon honneur en mains""
- Marie-Claude, 15 ans.

"Quand un gars veut rien comprendre, on fesse dessus. Avec ma blonde j'suis obligé de me retenir; je me bats avec des mots"
- Alain, 16 ans.

"Un monsieur m'a dit l'autre jour que les filles c'est comme les pétales et les garçons comme la tige"
- Patrick, 10 ans.

"Les femmes seront libérées quand elles pourront aller à la taverne deux ou trois soirs par semaine sans rendre de comptes à leur mari"
- Alain, 16 ans.

Les jeunes dont la mère travaille à l'extérieur sont assez ouverts sur la question homme-femme. Ils sont plus portés que les autres à reconnaître l'importance d'une carrière ou plus simplement d'un métier pour la femme. Christian, 16 ans, se réjouit du changement opéré chez sa mère depuis qu'elle est commis-voyageur. Par contre, Sylvie regrette que sa mère (mariée à 17 ans, 7 enfants) ne soit jamais sortie de la maison. Son univers s'est rétréci, "elle n'a pas évolué avec nous; c'est dommage".

DES REPROCHES FORMULES PAR LES ADOLESCENTS :

"Mes parents ne s'intéressent pas à mes études. Ils me disent de pas lâcher mais ne font rien pour m'encourager à continuer"

- Alain, 13 ans.

"En général les parents tiennent trop à leurs idées. Ils ne cherchent pas à comprendre le point de vue de leurs enfants. Leur orgueil les empêche d'admettre que les enfants peuvent avoir raison".

"Ils oublient que leurs enfants ont grandi et prennent trop souvent des décisions pour eux. Ils ne nous prennent pas au sérieux quand on émet une opinion. Par exemple aux dernières élections, il s'est amusé de mes idées là-dessus; pourtant j'étais mieux informé que lui"

- Christian, 16 ans.

"Les parents devraient évoluer avec leurs enfants s'ils veulent rester en contact avec eux. On est prêts à reconnaître que dans leur temps c'était différent mais eux doivent quand même s'adapter à notre époque"

"Les parents devraient faire comprendre plutôt qu'interdire. Informer, ex. : la cigarette, la drogue. ils devraient nous montrer que ça les peinerait plutôt que ça les fâcherait qu'on ne les écoute pas"

- L., 16 ans.

CE QU'ON ATTEND DES PARENTS :

"L'âge où on a le plus besoin de nos parents c'est quand on est ni adulte ni enfant, c'est-à-dire à l'adolescence"

- Christian B., 16 ans.

"A l'adolescence on a autant besoin d'être dirigé qu'on a besoin de se sentir libre. C'est là qu'on s'aperçoit de la fonction d'un parent dans une famille"

- Sylvie, 16 ans.

"Quand ils me disent : "fais pas ça" je me dis qu'ils ne m'aiment pas. Quand ils me disent : "Fais ce que tu veux" je me dis encore qu'ils ne m'aiment pas"

- Luc, 16 ans.

Le métier de parent n'est pas facile. Quelle préparation avons-nous reçue?

LES DROITS QU'ON A :

"On a presque le droit de presque tout faire"
- Serge, 9 ans.

"On devrait décider nous-mêmes de prêter nos jouets"
- Nicholas, 8 ans.

"Dans une famille tous les enfants ont le droit d'être traités de la même façon"

"Le droit d'avoir des secrets"
- 9 ans.

"Le droit de choisir les vêtements qu'on porte"
- 9 ans.

"Le droit de faire ce qu'on veut avec son argent de poche"
- 9 ans.

"Le droit de pouvoir visiter ses amis et de les recevoir"
- 10 ans.

"Le droit de suivre des cours : ballet, musique ou autre"

"Le droit de ne pas être vanté par les parents"
- 10 ans.

"Le droit de recevoir une réponse à ses questions, de savoir ce qui se passe dans la famille"

"Le droit d'avoir une opinion différente de celle des parents"
- Adolescent

"Le droit d'être écouté comme un adulte"
- Adolescent

"Le droit au respect de sa personne"
- Adolescent

"Le droit de pouvoir s'exprimer tel que l'on est"

"Le droit pour chacun des enfants d'une famille d'être traité d'une façon particulière selon son tempérament et sa personnalité"

"Le droit d'avoir des parents préparés à leur rôle".

Au terme de ces rencontres je ne peux m'empêcher de penser que si les réflexions de ces enfants correspondent à la réalité, la famille est une institution qui

manque d'aération, de lumière, de souffle. On s'y sent réduit aux dimensions d'une banalité quotidienne. On se trouve en présence d'une organisation qui a l'air de fonctionner automatiquement en tenant plus ou moins compte de la personnalité des individus qui la composent. Les enfants, les adolescents ont plein de choses à partager, à dire, à vivre, à apprendre aux adultes, mais ceux-ci semblent à côté sans s'en rendre compte...

L'enceinte

Jean-Yves Roy

C'était derrière la grange,
sous la galerie
ou dans un cabanon de fortune;
ou alors au milieu d'un jour de pluie,
je ne me souviens plus très bien,
mais je me rappelle le prétexte
d'une illusoire médecine
et j'ai gardé souvenance
de mes tremblements
ce jour où, pour la première fois,
j'ai découvert ton corps.

J'étais, en fait, si intrigué,
si médusé,
que je n'ai rien vu.
Ou, plutôt, rien compris.
Le mystère que je croyais résoudre,
en te déshabillant,
s'est, depuis lors, multiplié.
Complice, depuis,
tu n'hésites guère à te dénuder,
certaine, et à raison,
que toujours tu m'échappes.

Dans tes froufrous,
tes falbalas
ou la plus simple des tenues,
tu sais fort bien
que mon désir s'anime
dès que le vêtement baille
mais tu n'ignores pas non plus,
quel que soit l'interstice,
que je ne pénétrerai jamais,
au plus intime de toi-même.

Cent fois, j'ai fait l'amour,
cent fois, j'ai cru te posséder
et cent fois, tu m'as échappé.

Et puis un jour,
ensemble,
nous avons décidé
de procréer.
Enfin, me disais-je,
nous allions être unis,
donner naissance
ensemble;
par ce mystère de la vie,
nous allions découvrir
l'ultime
de nos liens.

Tout de suite, tu as su.
Tu as compris qu'il était là.
Qu'il vivait,
qu'il était né en toi.
Et les nausées
qu'ailleurs tu ne supportes guère
te devenaient indices;
mon corps à moi
ne porte pas de traces
et ma mémoire
jamais ne se prolonge
en mes viscères.

L'enfant et toi,
vous vivez désormais,
une espèce d'harmonie,
du coeur,
un rythme qui me file entre les doigts.

Je sais qu'il t'en coûte :
cet enfant-là, déjà,
te subtilise tes énergies
et sa vie s'organise,
au-dedans de toi,
sans que tu saches toujours comment.
Il t'épuise et te lasse,
ralentit jusqu'à l'ombre de tes pas,
il emprunte ta force
pour émerger de toi
mais néanmoins...

L'autre jour,
dans la lumière voilée
de ta maison,
je t'ai vue reposer,
ou, plus exactement,
je vous ai vus,
tous deux,
en train de reposer,
lui et toi,
fondus, amalgamés,
bien à l'abri de toute solitude.
Ce que j'ai éprouvé est indicible
tellement ce sentiment
paraît jaloux.

Je sais :
tu me dis volontiers
l'alanguissement qu'il te cause
Mais cette lenteur
qui est la vôtre
cette lenteur que la vie vous impose
pour occuper le temps
qu'elle met
à s'énoncer
cette lenteur ne sera jamais
mienne.

Par anticipation,
je te voyais déjà
allaitant cet enfant
te permettant, avec lui,
un corps à corps presque indécent;
j'étais jaloux de votre inceste,
de cet inceste par où la vie commence,
et dont nous devons ensuite
nous séparer.

Je n'enviais pas surtout sa position à lui :
ce n'est pas véritablement la nostalgie
d'être nourri
qui me hante et morfond;
mais je t'enviais toi,
toi qui pouvais te permettre
cette chaleur charnelle
cette sensualité.

Tu prends conscience, depuis quelques années
de ta valeur de subversion
sentant que l'on méprise,
en maints endroits
ta destinée de femme.
Jamais, je ne t'ai vue
plus incisive
que dans cette grossesse
que dans cet allaitement
que dans ce langage impudique
de ton corps.

Je me suis bâti,
à tes côtés,
un univers de production :
machines, ordinateurs, pistons,
vrilles et moteurs
efficaces et rentables
logiques et rationnels
sont devenus mes arguments;
ton corps me nargue
ta sensualité,
ce rythme où tu t'installes
dénonce mieux que mille discours
mes théorèmes,
mes équations.

Et je t'envie
de vivre, à fleur de vie
au coeur de l'être,
un rapport si prégnant
à ta nature;

tous mes clichés
de terre féconde
de mer profonde
ne te diront jamais
combien cette enceinte
que j'assiège
et où vous co-vivez
toi et lui
me déconcerte.

Je ne sais pas bien ce que c'est qu'être père;
j'attends, en même temps que toi,
que cette vie me devienne tangible,
que cet être qui se fait en ton ventre
crie, hurle ou marche
parce qu'avant ce jour,
je ne saurai pas
parce qu'avant ce jour,
c'est entre toi et lui
que ça se passe
parce que, même après ce jour
je sais maintenant
à quel point mon humble condition
en sera une d'étranger
à vos manèges.

Quand, au moment de mon enfance,
je prétextais pour te dévêtir,
le rôle d'un docteur,
j'ignorais que jamais
je ne serais docte
en tout ce qui te concerne...

*J'ignorais que la Bible ment
lorsqu'elle prétend que l'homme
connaît une femme.*

*Tes vêtements peuvent bailler,
jamais je ne saurai vraiment,
jamais tu ne cesseras de me fasciner;
et cette maternité
m'est un mystère de plus
duquel je demeure témoin,
privilegié,
jaloux.*

*Pourtant,
par l'occasion de paternité
ce ventre qui tressaile en toi,
cette vie dont tu témoignes,
et à laquelle j'ai participation
transforment le croiras-tu,
transforment en profondeur tout mon rapport au monde.*

TABLE DES MATIERES

Un enfant est entré chez-nous.....	2
Entrevue avec Mireille Dansereau.....	4
La famille n'agonise pas, elle pourrait commencer à être vraiment comme l'amour.....	9
La famille et le décor.....	14
La famille face au stress.....	22
La passion du développement de la personne et de l'hygiène affective dans la famille.....	30
Les liens de dépendance dans le réseau familial.....	42
Des enfants m'ont dit.....	48
L'enceinte.....	57

Ce document d'accompagnement a été préparé par Marthe Blackburn et Maurice Champagne-Gilbert pour le programme Société nouvelle/Challenge for Change. Ce programme est administré par un comité conjoint composé de représentants de l'Office national du film et un représentant de chacun des ministères et organismes fédéraux suivants, sous la présidence d'un membre du Conseil Privé : Expansion économique régionale, Santé et Bien-être social, Agriculture, Environnement, Justice, Main-d'oeuvre et Immigration, Secrétariat d'état, Société centrale d'Hypothèque et de logement, Affaires indiennes et du Nord. Le programme est financé conjointement par les ministères intéressés, d'une part et par l'ONF d'autre part, à raison de cinquante pour cent de part et d'autre.

Production : Anne Claire Poirier

Distribution : Léo Beaulieu

Programme Société nouvelle/Challenge for Change

Office national du film du Canada

Case postale 6100, Station "A"

Montréal, Québec, Canada H3C 3H5

